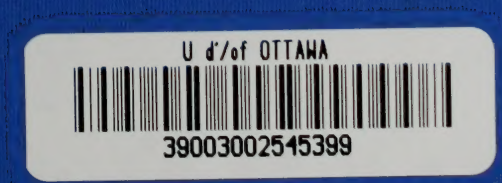
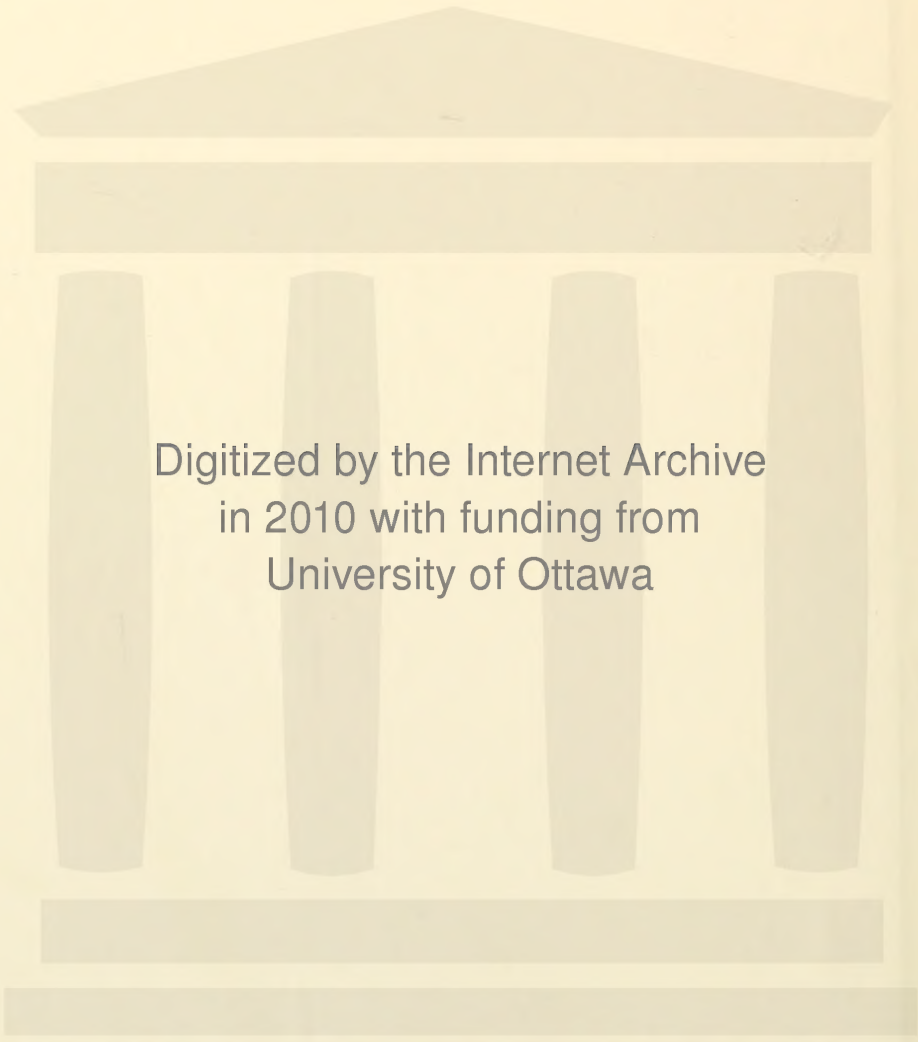
PQ
2247
.C4
1921




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/centenairedegust00pari

CENTENAIRE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

GUSTAVE
FLAUBERT
1821 - 1880

AVR - 6

Ce
Francais
J. D

CENTENAIRE

DE

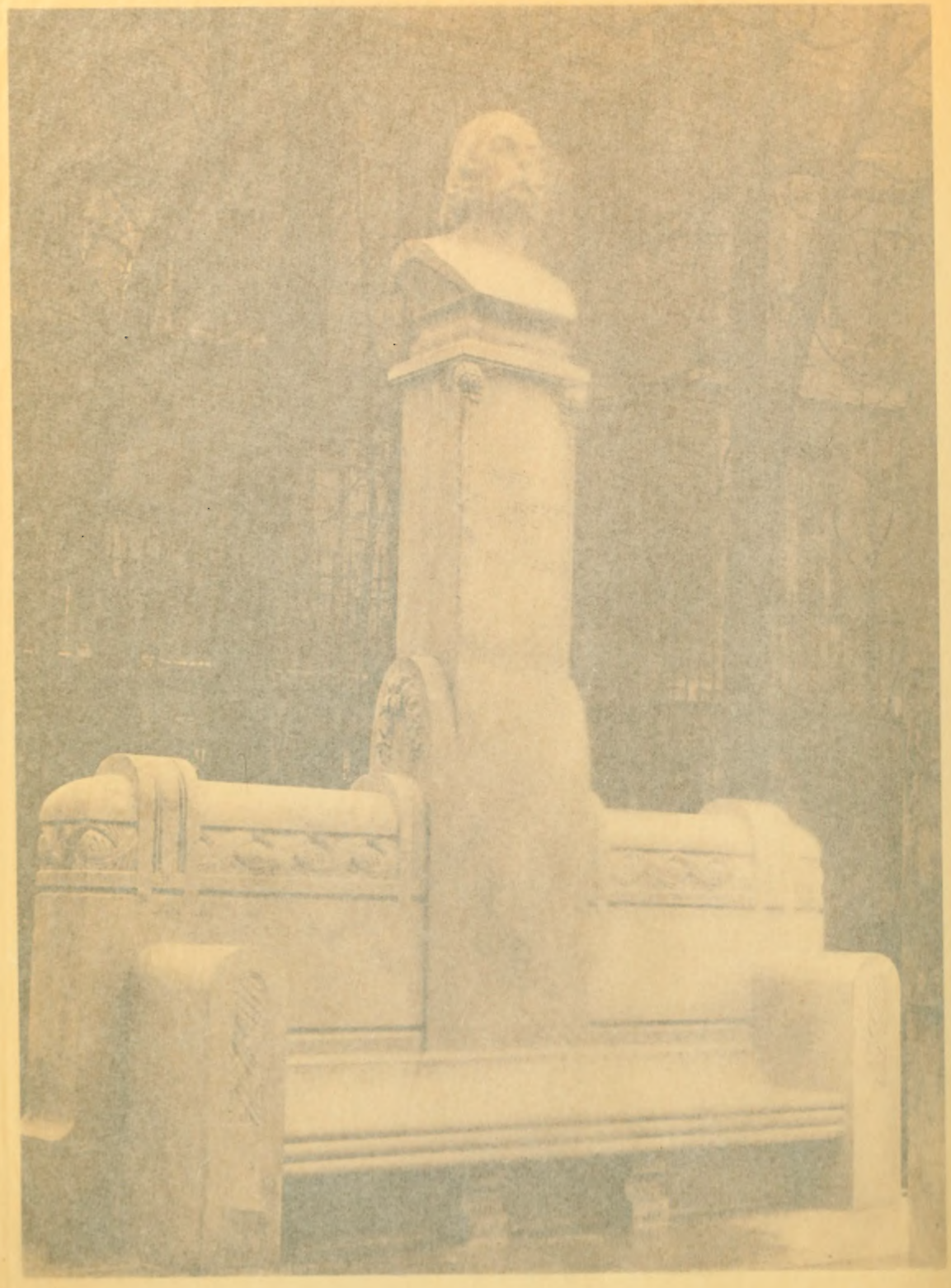
GUSTAVE FLAUBERT

— CÉRÉMONIES DU 12 DÉCEMBRE 1921 —

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Cl. Marmel

MONUMENT DE GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS



Cl. Manuel

MONUMENT DE GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

CENTENAIRE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

— CÉRÉMONIES DU 12 DÉCEMBRE 1921 —

BIBLIOTHÈQUE

CÉRÉMONIES
DU
CENTENAIRE

SUR l'initiative prise par la Société des Gens de Lettres, le Centenaire de Gustave Flaubert a été solennellement célébré, le 12 décembre 1921, en présence des Pouvoirs Publics et des représentants des nations amies. La cérémonie, placée sous la présidence d'honneur de M. le Président de la République, était présidée effectivement par M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

A l'ouverture de la séance, tenue dans le salon carré du Musée du Luxembourg, le Président de la Société des Gens de Lettres adresse un souvenir et un salut aux groupements successifs qui, depuis quarante ans, se sont constitués dans le dessein d'ériger à Paris le monument de Gustave Flaubert. Il tient à signaler que, si nous avons pu à notre tour assumer cette tâche et la mener à bien, c'est grâce aux concours enthousiastes que notre projet a rencontrés dès l'abord ; grâce à l'entremise de M. Raymond Poincaré et de M. Louis Barthou, organisateurs des précédents comités ; grâce à l'accueil de M. Léon Bourgeois, Président du Sénat, et à la décision de la Haute Assemblée qui, sur le rapport de M. Ordinaire, nous accorda un emplacement dans le Jardin du

Luxembourg ; grâce à l'empressement des souscripteurs, l'État, la Ville de Paris et la Ville de Rouen, le corps diplomatique, les grandes associations et les admirateurs de Flaubert qui, en quelques journées, couvrirent nos listes de souscription ; grâce à M. Jean de Gourmont, qui voulut bien nous confier l'œuvre de Clésinger et nous autoriser à la reproduire.

Nous devons également rappeler les cérémonies commémoratives qui eurent lieu, l'été dernier, à Rouen et à Croisset ; la matinée que la Comédie-Française consacra, le 10 décembre, à la récitation de passages choisis dans l'œuvre de Flaubert ; enfin l'exposition des « Souvenirs intimes », organisée par la Fédération des Artistes.

A tous ceux qui ont secondé nos efforts, la Société des Gens de Lettres adresse l'expression de sa reconnaissance.

Nous remercions respectueusement M. le Président de la République, MM. les Présidents du Sénat et de la Chambre des Députés, M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, qui en nous prêtant leur patronage officiel, ont entendu donner à cette fête le caractère d'une manifestation nationale.

Nous remercions MM. les Ambassadeurs et Ministres plénipotentiaires des nations amies qui ont voulu, en s'associant à nous, exprimer qu'un si parfait artiste, tout en illustrant sa patrie, honore l'esprit humain.

DISCOURS

DE

M. EDMOND HARAUCOURT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ
DES GENS DE LETTRES DE FRANCE

DISCOURS

DE

M. EDMOND HARAUCOURT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES DE FRANCE

Si Flaubert nous a vus tantôt ériger son buste sous des arbres dépouillés par l'hiver, il ne manquait pas de penser que les hommes prédestinés à la gloire doivent prendre soin de naître ou de mourir en décembre, pour obliger à la concision les orateurs du Centenaire. Il sera déçu par la gracieuseté de M. le Directeur des Beaux-Arts et de M. le Conservateur qui veulent bien nous offrir l'abri de ce musée.

Nous n'en abuserons pas pour faire à notre héros, ni à vous-mêmes, l'injure d'analyser son œuvre. Tout est dit pour et contre Flaubert. Nous avons écrit sur ses livres plus de gloses qu'ils n'ont de pages ; nous continuerons pendant des siècles : sa gloire est de celles qui se dégagent lentement, et qui durent, comme les vérités nécessaires, dont l'évidence s'impose à l'heure voulue, par ordre des lois naturelles et en dépit des résistances. Cette gloire-ci est venue

à nous avec la certitude et la tranquillité d'un fleuve qui trace sa voie, sans qu'on l'invite, sans qu'on l'appelle, mais qu'on n'arrête pas, et qui chemine en vertu de sa force propre ; cette gloire-ci est la somme d'une vie et d'une conscience, jointe à la somme d'une œuvre. A cause de cela, elle n'ajoute rien à celui qu'elle totalise : si elle honore quelqu'un, en vérité, ce n'est pas lui, mais nous, puisqu'elle prouvera simplement, à la manière d'une fable écrite pour les petits enfants, que l'humanité n'est tout de même pas si mauvaise et que toute injustice aboutit finalement au triomphe de la justice.

Un peuple ne refuse guère de payer ses dettes, quand elles sont de gratitude et quand, pour obtenir quittance, il lui suffit de rendre hommage. Nous sommes conviés ici pour attester ensemble la reconnaissance d'une dette nationale. S'il est vrai que la parole humaine ait créé deux chefs-d'œuvre, la langue grecque et la langue française, et s'il y a, dans notre histoire, une vingtaine d'artistes qui ont travaillé mieux que d'autres à parfaire l'impérissable joyau des lettres françaises, Flaubert est de ceux-là.

Il a enrichi notre langue du don total de soi. Sans pitié pour lui-même, il a poussé l'effort humain jusqu'aux limites du surhumain, et savouré, heure par heure, l'atroce misère que comporte, pour un être faillible, la volonté d'être impeccable.

Car il aime trop ce qu'il aime ; il veut trop ce qu'il veut. Il tend vers l'absolu avec des moyens relatifs. Dès l'enfance, il a goûté le poison sacré de l'encre, et toute sa substance en demeure imprégnée : il est voué. D'un bout à l'autre de

ses jours, il adorera la beauté et ne saura connaître qu'elle ; interminablement, sa ferveur restera celle d'un néophyte toujours jeune, toujours initié de la veille, qui s'extasie et qui s'immole. Il sera, dans toute la force étymologique du mot, l'enthousiaste : il porte Dieu en soi, et son dieu le consume. A d'autres, l'ivresse généreuse de jeter au dehors une pensée qui les travaille ! Il est le prêtre qui officie. Il remplit le sacerdoce d'écrire ; quand il s'achemine vers l'autel, il tremble d'épouvante et déjà de détresse.

Toute sa vie est une longue prière sur l'Acropole, mais une prière ensanglantée. Comme Renan, il peut s'écrier : « O Beauté simple et vraie ! Déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité !... Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste ! »

Mais son paganisme esthétique ne bénéficie plus de cette sérénité que le ciel de la Grèce dispensait aux adeptes ; pour la lui interdire, le génie scientifique des temps modernes s'immisce en son labeur d'artiste. Non seulement le culte de la beauté lui apparaît comme la suprême accession de l'esprit à ce qui nous dépasse, et la plus divine des émotions humaines, mais encore il en vient à concevoir le beau comme une vérité scientifiquement exacte, dont la formule existe et doit être trouvée. Il veut pour l'œuvre d'art une harmonie identique à celle des astres ; il règle l'ordonnance d'un livre ou d'une phrase avec la précision technique d'un astronome qui aspire à plagier Dieu et qui reconstitue mathématiquement la marche des planètes autour de leur soleil. Il voit grand comme un chercheur d'étoiles, mais en

même temps il voit menu comme un histologiste ; il a regardé son rêve avec un télescope, il le réalise à la loupe ; il travaille à mettre l'énorme d'accord avec l'imperceptible et il exige que cela chante. Le verbe devra dire, il devra peindre, et il devra sonner : il a mission d'impressionner à la fois notre entendement et tous nos sens ; l'écrivain, en prenant la plume, attaque un problème, celui de résoudre la triple adéquation de la pensée, du vocable qui la traduit, et du son qui la rythme. Qu'il fouille, calcule et pèse, qu'il analyse pour synthétiser, qu'il choisisse et qu'il élimine, qu'il assigne leur place aux mots et aux virgules, aux longues et aux brèves, aux idées et aux fractions d'idées qui se disputent la préséance : entre elles toutes et eux tous, il est l'arbitre qui, ayant le devoir de juger, n'a plus le droit de s'émouvoir.

Despotiquement, il se fige, comprime son enthousiasme, éteint son feu, et s'il a besoin de crier, il n'en aura plus le moyen.

Crier, il le voudrait tant ! D'instinct, c'est un lyrique : impassible dans le moment où il s'exprime, il était fanatique dans le moment de concevoir ; en arrière de l'artiste, il y a en lui un apôtre, avide de confesser sa foi, de propager son dogme, d'expectorer ses indignations. Il rage et ne s'en cache guère, mais du temps où il a vécu, on ne daignait pas s'enquérir des mobiles qui l'incitent ; on lui a reproché ses personnages, leurs vices ou leur niaiserie, sans vouloir discerner que ce prêtre du beau adore la beauté sous les deux aspects qu'il soit permis à l'homme d'entrevoir : la beauté de la forme, d'une part, et d'autre part aussi, la

beauté de l'idée. A la base de son œuvre entière, tout comme au tréfonds de son âme, nous trouvons un idéalisme irréductible et perpétuellement souffleté par la vie. Il voit trop beau et il veut trop que tout soit bien. Chaque fois que l'anachorète osera sortir de son taudis resplendissant, il ne rencontrera que les mille faces de la médiocrité réelle : à chaque pas, son culte sera offensé par les spectacles du monde, par les compromissions et par les platitudes, par la vulgarité et surtout la sottise. Aux regards de son absolutisme et de son intransigeance, tout est hideur ; tous les contacts blesseront sa sensibilité morbide. Pour s'être risqué au dehors, le voilà condamné à ne plus apercevoir le bien qu'à travers le mal, et son amour se double de colère.

L'ascète alors devient sectaire. Dans son cœur qui bouillonne, il cache les tumultes d'un saint Jean qui voudrait hurler ses mépris à la porte d'Hérode. Mais, dans l'instant où il ouvre la bouche pour clamer sa révolte, la même divinité qui l'animait tantôt lui pose une main sur les lèvres : Tais-toi ! Son culte de la pureté des formes lui interdit les clameurs non mesurées. Son lyrisme indigné qui voudrait jaillir hors de lui est étouffé par un bâillon : l'art.

Le cri ne sortira point ; le cri est répudié d'avance, jugé impur, jugé indigne, et relégué au même titre que les petitessses dont il se courrouçait : « Tais-toi, ça ne vaut rien ! » Par discipline d'art, son éloquence interne est réduite au mutisme, et, par méfiance de soi, jamais le furieux poète n'imagine avoir pu formuler, devant la laideur ambiante, la magnificence du beau !

Alors, il pleure sur lui, comme il pleurait à cause de

nous. Il pleure en silence, il pleure en cachette : toute sa vie est un martyre. Celui que l'ardeur de sa foi prédestinait à devenir un combattant, qui luttera contre les vilenies du dehors, n'est plus que le champ de bataille où une moitié de lui lutte contre l'autre moitié de lui. Apôtre de l'idéal, il est le martyr de ce qui formule l'idéal : l'Art.

Cette dualité de son âme aura pour autre conséquence la dualité de son œuvre : d'un côté, ce qu'il rêve, de l'autre ce qu'il voit. Diptyque : un monde tel qu'il le souhaite, des êtres tels qu'il les constate ; la pauvreté de ceci, la splendeur de cela. Et l'une le rejette vers l'autre ; pour fuir les promiscuités qui le désolent, il s'élance vers les hauteurs qui le consolent, d'où il retombera pour rebondir encore. A le regarder monter et descendre, on croirait voir jouer les deux plateaux d'une balance où les deux contrepoids exercent chacun à son tour le rôle de cause et d'effet ; sans trêve le fléau rigide oscille entre les deux et grince avec douleur. Cette oscillation perpétuelle, qu'on aurait tort de prendre pour une antithèse romantique, constitue le battement même de sa vie et le tourment de sa religion double.

Car il en souffre ! Mais il se venge.

Contre le siècle qui lui a infligé le supplice de contempler des pleutres et des veules, des menteurs et des sots, il se venge en les portraiturant ; il les peint parce qu'il les hait, afin de les montrer exécrables autant qu'il les exècre. Plus le portrait sera ressemblant, plus la peinture sera vengeresse. Pour satisfaire sa passion, il s'efforce à l'exactitude, et pour châtier l'outrage à son idéalisme, il devient réaliste. Il le sera si bien qu'on en fera un chef d'école.

Sans y prétendre, et presque sans le savoir, par la seule effervescence de sa foi insultée, le justicier vient d'inventer une formule qui tout à l'heure entreprendra le tour du monde et dont s'inspirera toute la littérature de l'Europe, initiée par lui à la science de voir, en face de ce qui est trop beau, ce qui est trop réel, et de le montrer.

Issu du romantisme, il s'en écarte par la façon qu'il a d'extérioriser ses émois. Comme Stendhal et Balzac, comme Leconte de Lisle, il veut que l'art reste objectif, et il se dénie à lui-même le droit d'apparaître en ses livres. Mais y réussit-il autant qu'il l'a voulu ? Chacun de ses personnages est l'idole d'une tendresse ou l'exutoire d'une colère. A sa droite, à sa gauche, il les a rangés de ses mains, les élus et les réprouvés, et par-dessus ce double groupe, une figure, qu'il prétend cacher, mais qui se dégage malgré lui, monte invinciblement et plane : la sienne.

Et la voici : un bon géant qu'habite une loyauté d'enfant, impressionnable jusqu'à la morbidesse, intransigeant jusqu'à l'héroïsme. Il n'a pas besoin, comme Hercule au carrefour, d'opter entre les deux chemins ; il n'en voit qu'un, qui va tout droit ; entre la Volupté et la Vertu, Flaubert n'a pas même à choisir, puisque pour lui l'unique joie se confond avec l'unique devoir : l'effort qui porte en soi sa propre récompense.

Il n'en souhaite pas d'autre. Il ne daigne pas descendre aux honneurs. Si on les lui offrait, il s'en détournerait, beaucoup par timidité et plus encore par orgueil. Mais on lui offrit peu de chose. Quand ce Rouennais s'en vint à nous comme l'auteur du *Cid*, et remontant la Seine, arpenta les

quais de Paris, l'Académie ne lui ouvrit point ses portes ; en revanche, la magistrature lui ouvrit celles de la Chambre correctionnelle. Ce fut tout. Ses contemporains ne devaient lui décerner aucune autre faveur ; de son vivant, on l'a honni : les Bouvard et les Pecuchet ne lui pardonnaient pas ; de lui à eux l'antipathie avait été si vive, et d'eux à lui la rancune restait si vivace qu'elles se prolongent malgré la tombe ; le duel posthume continue.

Des morts eussent été plus justes. Corneille l'aurait aimé pour sa conscience austère, Bossuet pour sa science du nombre, Pascal pour sa sincérité, Molière pour son œil qui voit tout. Et n'est-ce pas un timide portrait de lui que Boileau nous a dessiné par anticipation, quand il énumère les commandements de l'art à l'homme qui ose écrire, et quand il excommunie celui qui se risque à cette tâche pour laquelle il n'était pas né :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

Son époque lui a refusé les déférences méritées ? Qu'elle en soit absoute deux fois : d'abord parce qu'il n'en prenait pas souci, ensuite parce que nous en bénéficions ; il avait par avance commué l'ostracisme en un exil volontaire ; retranché dans sa cellule de Croisset, il a peiné à enrichir le trésor de la France. Ne nous plaignons donc pas si on l'a méconnu, et surtout ne le plaignons point ; il nous le défend :

— Quelle misère, écrit-il, quand on est quelqu'un, de vouloir être quelque chose !

En dépit de lui-même, il sera cependant quelque chose

et cette chose est auguste : un symbole. Il incarne l'amour passionné du beau avec l'offrande intégrale d'une vie. Notre respect vénère en lui les trois plus fécondes vertus dont une créature pensante puisse donner l'exemple aux générations qui montent : la foi dans une idée, la religion de la vérité, le culte de l'effort.

Edmond HARAUCOURT

Président de la Société
des Gens de Lettres de France.

A. Hartinguc

BUSTE DE GUSTAVE FLAUBERT, PAR CLÉSINGER

DISCOURS

DE

M. PAUL BOURGET

AU NOM DES ROMANCIERS FRANÇAIS

DISCOURS

DE

M. PAUL BOURGET

AU NOM DES ROMANCIERS FRANÇAIS

Messieurs,

Si la destinée avait permis que le meilleur élève de Flaubert, et le plus cher, eût vécu les longues années que sa robuste jeunesse semblait lui assurer, c'est Guy de Maupassant qui viendrait aujourd'hui, au nom des romanciers français, rendre hommage à son maître. Certes, Flaubert est bien le nôtre à tous, mais il l'est indirectement, à travers ses livres, tandis que Maupassant avait reçu son enseignement d'homme. C'est par ce compagnon de mes années d'apprentissage, par ses récits et ses confidences, que j'ai appris, sans avoir jamais approché l'auteur de *Madame Bovary*, à le connaître dans son existence intime. Maupassant me disait la fière simplicité de ce grand aîné, la chaude cordialité de son accueil, la généreuse sympathie de sa puissante intelligence. Il me l'imitait, déclamant à pleine

voix quelque phrase de prose dont il s'enchantait, ou bien des vers qu'il préférait, ceux, par exemple, trop peu connus, du volume posthume de Louis Bouilhet sur le déclin du paganisme :

> ... Quand chassés, sans retour, des temples vénérables,
> Courbés au vent de feu qui soufflait du Thabor,
> Les grands Olympiens étaient si misérables
> Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or...

Associons pieusement, messieurs, en ce jour de consécration à la mémoire de Flaubert, le souvenir du poète qui fut son ami fraternel, et celui du génial conteur, disparu si jeune, qu'il appelait son « disciple », et dans lequel il chérissait, il réchauffait une belle espérance, hélas ! brisée trop tôt, pour la littérature, et en particulier pour l'art du roman.

La littérature, de quel accent Flaubert prononçait ce mot, on le devine, à voir dans sa Correspondance avec quelle dévotion il trace ces quatre syllabes. C'était vraiment sa foi profonde, sa raison d'être et d'agir tous les jours, toutes les heures, et cela dès sa première jeunesse. « J'ai suivi, disait-il de lui-même, une ligne droite incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout... Ma vie n'a jamais bronché, depuis le temps où j'écrivais en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur la rature de mes pages. » Il avait trente ans lorsqu'il se rendait cette justice d'être un bon, un assidu serviteur de la littérature. Il en avait près de soixante quand, à la veille de sa fin, il écrivait à sa nièce, à propos d'un détail imaginé

par lui dans son *Bouvard et Pécuchet*, détail dont un savant venait de lui confirmer l'exactitude : « J'avais raison ! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique, et j'avais raison parce que l'esthétique est le vrai et qu'à un certain degré intellectuel, quand on a la méthode, on ne se trompe pas... Ah ! ah ! Je triomphe ! Ça, c'est un succès !... » Il devait mourir le lendemain du jour où il traçait ces lignes, dans lesquelles frémit la même exaltation, la même ferveur pour son art. C'est le motif qui fait que nous l'aimons tant. Il nous représente le modèle du grand homme de lettres au regard de qui, la formule est encore de lui, « tous les accidents du monde apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes choses, y compris sa propre existence, ne lui semblent pas avoir d'autre utilité. » Il ne s'est soucié ni des honneurs, ni de l'argent, ni même de la gloire. Rien ne l'a détourné du but idéal : la création de l'œuvre de beauté.

Il l'a conçue, cette œuvre, sous la forme du roman. Cette préférence, donnée par lui à ce genre à l'exclusion de tous les autres, correspondait à des raisons réfléchies et instinctives à la fois, de l'ordre le plus personnel. Deux hommes vivaient en Flaubert, différents jusqu'à en être contradictoires. Cette correspondance de jeunesse où il s'abandonne à l'élan spontané de sa nature n'est qu'un jaillissement continu d'enthousiasmes qui annoncent, semble-t-il, un poète. Il le sentait bien et il disait : « Je suis un lyrique », et il ajoutait avec mélancolie : « Et je ne fais pas de vers ! » Il disait encore : « Que les poètes sont heureux ! On se soulage dans un sonnet. Les malheureux prosateurs, comme moi, sont

obligés de tout rentrer. » Mais pourquoi était-il un prosateur? C'est que ce lyrique avait, d'autre part, hérité de son père, le célèbre chirurgien de Rouen, une intelligence du type scientifique. Combien il l'admirait, ce père, le magnifique portrait qu'il en a laissé sous le nom du docteur Larivière nous en est le témoignage. Vous vous le rappelez, descendant de berline devant la porte d'Emma Bovary agonisante, sa longue douillette de mérinos, son large habit noir et « ses mains charnues, de fort belles mains et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères ». Sainte-Beuve avait sagacement discerné cette emprise du docteur Flaubert sur Gustave : « Fils et frère de médecins distingués, remarque-t-il dans un article sur *Madame Bovary*, M. Gustave Flaubert manie la plume comme d'autres le scalpel. » Et il ajoute : « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout. » La formule doit être traduite. Il n'y a pas de physiologie dans *Madame Bovary*, mais il y a, d'un bout à l'autre, l'application de la méthode avec laquelle on fait de la bonne physiologie : l'observation attentive, le constat scrupuleux du phénomène, la minutie de la notation précise, l'effort pour se maintenir dans l'attitude du savant dont la personnalité s'efface, qui se soumet à l'objet, humblement, absolument. « Absorbons l'objectif, s'exclamait Flaubert, qu'il circule en nous, qu'il se reproduise en nous, sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse ! Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres. » A cette besogne de laboratoire qui transforme la sensibilité même en outil d'intelligence, quel genre littéraire se prêtera, sinon le

roman ? Tel que l'a conçu Balzac, il est en train d'entrer dans le grand courant des recherches positives qui est celui même du siècle. Par l'analyse, le roman rejoint la psychologie. Par la peinture documentée des mœurs, il rejoint l'histoire. Par la recherche des causes, il rejoint la sociologie. Ses possibilités, le fils du chirurgien les devina tout jeune par un de ces pressentiments de nos propres facultés que le langage habituel nomme si justement la vocation, — l'appel. Écrire des romans, c'était concilier à la fois cet esprit scientifique, transmis par son père, et son aspiration passionnée vers la littérature. Il n'hésita pas.

Cette conciliation n'alla point sans lutte. Voilà encore un des motifs qui nous rendent Flaubert si cher, à nous autres romanciers. Chez aucun de nos maîtres nous ne rencontrons, posé d'une façon plus pathétique, le problème qu'enveloppe ce genre si complexe du roman moderne. Le roman ne relève pas uniquement de la science. Il relève aussi de l'art, et il n'y a jamais eu d'art sans beauté. Or, la beauté suppose le choix. Le choix ? Que devient alors le total effacement de l'observateur, la soumission entière à l'objet ? Toute la correspondance de Flaubert nous le montre, prenant et reprenant sans cesse ce problème, s'imposant, par méthode, la copie de modèles qu'il abomine, s'exaspérant contre l'objet, lui qui n'admet que la peinture objective. Écoutez-le maudire cette *Madame Bovary* qu'il vient de finir : « Ce livre n'est pas de mon sang. Je ne le porte pas dans mes entrailles. Ces choses sont voulues, factices. » Il reconnaît qu'il y a mis de la vérité, de solides détails d'observation, et puis, tout d'un coup : « De l'air ! de

l'air ! » gémit-il. C'est le lyrique qui se révolte contre le savant. Tout d'un coup, nouvelle volte-face. Il a relu son roman et nous le trouvons qui s'interroge sur les proportions des parties qui le composent. Le tourment de la composition a remplacé l'autre. La voilà, l'échappatoire qui lui permettra de faire d'une œuvre de science une œuvre d'art, c'est *la technique*. Mot bien modeste. Idée bien grande, et sur laquelle Flaubert est revenu sans cesse : « Je veux, écrivait-il à un de ses correspondants, je veux te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet... » Et, parlant du vieux Boileau : « Il vivra, autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. » Et encore : « Rien ne se perd de ce qu'il veut dire. Que d'art il a fallu pour faire cela avec si peu ! »

La technique, dans l'art du roman, c'est d'abord cette composition que Flaubert appelle proportion. Il la qualifierait volontiers de divine comme ce Fra Luca Paccioli, le maître de Léonard, qui avait écrit un livre : *De divina proportione*. Pour qu'un roman soit composé, il faut qu'il forme un tout dont les parties, engagées dans le dessin général, soient liées de telle manière que l'on ne puisse enlever une page du livre sans diminuer l'effet d'ensemble. Il doit avoir, ce roman, son exposition, son grandissement, et, comme la mer qui monte, son étale, sa décroissance et son repos. Pour un Flaubert, cette composition est rendue plus difficile précisément par la méthode scientifique. Voulant écrire un chapitre d'histoire des mœurs, il s'interdit par principe le personnage exceptionnel et l'action violente, c'est-à-dire le drame. Comment établir, privé de cet élé-

ment : la crise, une histoire bien une, qui ait son commencement, son milieu, sa fin, et dont les épisodes, tous d'ordre quotidien, s'étagent et se construisent ? Flaubert a lui-même appelé ce travail-là, toujours à propos de *Madame Bovary*, « un tour de force ». Il l'a réussi, non par le dehors mais par le dedans, et grâce à un autre tour de force. Il était très pénétré de la doctrine de Gœthe sur l'importance du sujet. Autre problème : comment pratiquer cette doctrine avec des sujets pris dans la vulgarité de la vie courante, ainsi la banale aventure de la pauvre femme d'un pauvre médecin du village ? Mais, si médiocre que soit une destinée humaine, on lui découvre une importance en la creusant, parce qu'elle est humaine et qu'à travers elle ce creusement nous fait saisir quelques-unes des grandes lois qui la dominent et qui nous dominent. Cette loi, une fois dégagée, toute l'armature du roman s'ordonne autour d'elle. Chaque épisode en devient un symbole animé. Oui, Mme Bovary n'est qu'une bien pauvre femme ; Frédéric Moreau, dans l'*Éducation sentimentale*, n'est, lui aussi, qu'un bien pauvre homme ; de bien pauvres hommes Bouvard et Pécuchet, mais, en les considérant de son profond regard, Flaubert distingue une grande et redoutable cause à leur misère, et qui leur est commune avec tant d'autres : la disproportion de la pensée et de la vie. Il va plus loin, il reconnaît cette vérité trop méconnue par notre civilisation, à savoir que la pensée n'est pas nécessairement bienfaisante. Il se rencontre ici avec Balzac qui écrivait, dans la préface de la *Comédie humaine* : « Si la pensée est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur de la société », et Balzac concluait,

en psychologue catholique : « Cette pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. » Flaubert, lui, ne conclut pas. Son diagnostic n'aboutit pas à une thérapeutique, mais dénoncer avec cette netteté le danger possible de la pensée, c'est affirmer, ne fût-ce qu'empiriquement, la nécessité d'une discipline, c'est nous inviter à la chercher et à la trouver. Flaubert ne nous en a-t-il pas donné lui-même l'exemple, lui qui fut, quarante ans durant, dans son ermitage de Croisset, l'esclave de la règle la plus ascétique, celle qu'il s'imposait pour mater les rébellions de son cœur et tout sacrifier, lui-même d'abord, au but idéal ? Ce caractère moral de sa figure n'en achève-t-il pas plus hautement la noblesse ?

La technique dans l'art du roman, c'est encore la présence. J'entends par là qu'il faut que les personnages mis en scène par le romancier vivent de leur vie propre, qu'ils soient là, dans la chambre. Personne plus que Flaubert n'a poursuivi ce prestige d'un « rendu », qui donne au récit le relief d'une réalité concrète. Il procéde par tout petits détails, indiqués avec une merveilleuse entente de la signification. Ils s'additionnent, ces détails, qui ne font pas seulement tableaux descriptifs. Ils rentrent dans le mouvement de tout le livre. Ce discernement du geste essentiel, celui qui permet de restituer une physionomie tout entière, était aussi, nous raconte Mérimée, le souci constant de Stendhal : « Dans chaque anecdote pouvant servir à porter la lumière dans quelque coin du cœur humain, il retenait toujours ce qu'il appelait *le trait,* c'est-à-dire le mot ou l'action qui révèle le personnage. » Balzac tout à l'heure, Stendhal main-

tenant, voyez comme les maîtres s'apparentent les uns aux autres, attestant ainsi que la technique du roman n'est pas arbitraire, qu'elle obéit, comme toutes les techniques, à des principes auxquels se rangent, involontairement ou non, tous ceux qui excellent dans cet art.

Cette technique, c'est enfin le style. On sait avec quel acharnement Flaubert peinait sur le sien : « Cent vingt pages ! l'œuvre de dix mois ! » Cette plainte en dit long sur ce dur labeur. Il fut de mode, autrefois, d'admirer aveuglément cette prose. Il est plutôt de mode, aujourd'hui, de la critiquer. Nul doute qu'il ne s'y rencontre des impropriétés et des incorrections, mais que ces romans d'une si solide construction soient écrits d'une langue saine et forte, comment le nier ? Comment ne pas reconnaître aussi que cette langue est d'une qualité pareille à celle de la meilleure époque de notre dix-septième siècle ? Flaubert est tout près de la Bruyère, comme Baudelaire est tout près de Boileau. Il est bien remarquable que les deux écrivains que l'épreuve du temps a fait passer au premier rang, dans l'école de 1840 et du néo-romantisme, soient ceux qui ont obéi au précepte de Chénier :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

Ce sens traditionnel et classique de la langue, Flaubert l'avait renforcé en lui par la culture latine qu'il s'était donnée en compagnie avec Bouilhet. Notre prose française dérive, en effet, de la prose romaine. Le jour où les lettrés de notre pays ne sauront plus le latin, cette prose, qui fait une de nos plus indiscutables supériorités intellectuelles,

aura vécu. C'est un héritage séculaire à préserver... Dans son discours sur l'*Universalité de la langue française*, Rivarol, qui la maniait lui-même avec une telle maîtrise, a éloquemment marqué ses vertus, la construction de la phrase toujours directe et claire, la plénitude et la fermeté de la prononciation, l'ordre incorruptible de la syntaxe, cette probité attachée à son génie. Admirable formule qu'il complète par une saisissante évocation, empruntée à l'antiquité, non plus romaine, mais grecque ; ne nous rattachons-nous pas à l'une et à l'autre : « Aristippe, ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue ; en voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria que les Dieux ne l'avaient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli. »

Messieurs, nous traversons une époque où la défense de notre génie national est le premier de tous nos devoirs. Saluons donc dans Gustave Flaubert, pour avoir eu un sentiment si juste de la valeur de notre prose et s'y être dévoué avec tant de ferveur, un bon serviteur, non seulement de la littérature, mais de la France.

PAUL BOURGET

De l'Académie Française.

DISCOURS

DE

M. ALBERT MOCKEL

AU NOM DES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS
DE LANGUE FRANÇAISE

DISCOURS

DE

M. ALBERT MOCKEL

AU NOM DES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS DE LANGUE FRANÇAISE

Mesdames, Messieurs,

Certes, la France est grande. Mais au-dessus d'elle et la débordant de toutes parts, règne une France, plus grande encore. Si le territoire de votre nation a des bornes précises, la France de l'Esprit ne se connaît point de limites.

L'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, qui m'a chargé de la représenter à cette fête de la gloire, est elle-même une des preuves et comme le symbole de la splendide expansion de votre culture ; et l'on a bien voulu prier son délégué de parler aujourd'hui au nom des écrivains français qui ne sont pas nés parmi vous, — au nom de ceux-là qui, sans être vos compatriotes, aspirent au droit de cité dans la France de l'Esprit.

Avec une foi fervente, tous s'inclinent devant la haute

figure de Gustave Flaubert, image merveilleuse du génie gaulois et latin ; devant Gustave Flaubert, grand prêtre d'un temple immense où les initiés adorent les secrets d'une divine musique, où l'unanimité des fidèles communie fraternellement dans le culte de la langue française.

Autant qu'à ses vertus de clarté, de finesse et d'incomparable élégance, la langue française doit à vos prosateurs, à vos poètes, cette « universalité » qu'affirmait Rivarol. Son empire est celui de la persuasion. Telle est sa force rayonnante, qu'elle va conquérir au loin — en Russie, en Pologne, en Italie, en Roumanie, en Allemagne, en Grèce, en Arménie, au Portugal, aux États-Unis et jusque dans l'Amérique espagnole — des artistes déjà placés, sur leur propre sol, parmi les princes du langage. Votre héritage littéraire, ces lettrés le savent sans prix ; et sans doute Moréas, Stuart Merrill et José-Maria de Heredia jugeaient-ils, en songeant à l'art d'un Gustave Flaubert, qu'il n'est de maîtrise prouvée qu'en français.

Mais il existe, hors de France, des hommes qui ont eu le privilège de la balbutier dès le berceau, cette langue admirable. Qu'ils soient de l'Amérique louisianaise ou canadienne, qu'ils soient de Suisse ou de Belgique, tous reconnaissent en elle la mère de leur intelligence. Aussi la servent-ils avec une tendresse filiale ; et c'est pour accroître à leur tour son familial trésor, qu'ils lui apportent l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, de Frédéric Amiel ou des Cherbuliez, l'œuvre du prince de Ligne, de Charles De Coster, d'Octave Pirmez, de Maubel, de Camille Lemonnier, ou *le Règne du Silence* de Rodenbach, *la chanson d'Ève* de

Charles van Lerberghe et les *Rythmes souverains* d'Émile Verhaeren.

En échange de ce tribut, ils demandent à la France des modèles. Elle en a d'innombrables, parmi les vivants et les morts. Mais un de ceux qu'elle nous propose nous est cher entre tous : c'est le très grand Gustave Flaubert.

Flaubert ! modèle sans second par la perfection souveraine de son œuvre ; et, par sa vie, quel émouvant et fier exemple ! Ah ! puissions-nous le suivre à jamais, cet exemple de haute probité, de désintéressement et de virile vertu, de généreuse ardeur et d'indépendance indomptée ! Puissions-nous le comprendre comme nous comprenons l'enseignement des beaux livres où la prose de Flaubert, sans abdiquer le naturel, sans perdre la souplesse, s'éclaire d'une frémissante parure de joyaux !

Si proche que ma Belgique natale soit de votre patrie, si près de Liége que soit Paris, c'est en étranger que je parle, et au nom d'étrangers... puisqu'il faut désigner ainsi vos frères spirituels, vos frères de culture et de langage. Nous appartenons pourtant à la littérature française ; y participer dignement est pour nous plus qu'un vœu d'amour-propre : c'est presque une question d'honneur. Si le destin nous a confié une portion du commun patrimoine, notre devoir est de la conserver intacte en lui faisant porter tous ses fruits.

Or une crainte parfois nous paralyse, nous qui ne vivons pas auprès de vous : celle de ne point rester fidèles au génie de votre langue. Placés aux marches de la France, nous devons nous garder des infiltrations barbares, des lourdeurs voisines des patois... et tout aussi bien de cette fausse correc-

tion dont se plaignait déjà Mme de Sévigné : celle qui enlève à l'élocution sa spontanéité, sa vigueur, son aisance déliée.

Aux temps classiques de Louis XIV, de bons auteurs français, exilés en Hollande, connurent les traîtrises du « style réfugié ». Les malheureux n'écrivaient plus : ils rédigeaient...

Or nous voulons écrire ; et parce que nous voulons écrire, nous nous adressons à Flaubert pour lui demander des conseils. Flaubert ne rédige jamais. Chaque phrase, il l'invente, il la crée à la mesure de sa pensée, et si colorée que soit sa prose, elle garde en sa structure cette solidité que nous envions aux vrais peintres. Ce n'est pas assez de dire que nous admirons Flaubert ; nous lui avons aussi voué la gratitude que mérite un maître bienfaisant. Il complète pour nous l'inoubliable leçon de Racine, de Voltaire ; il achève et corrige celle de Chateaubriand. Il nous révèle les secrets du nombre, de l'accent expressif, du contour ferme et délicat ; et nous le bénissons de ne pas nous convier au labeur de l'artisan, mais de nous initier au travail de l'artiste.

L'art d'écrire, qui donc l'a illustré plus noblement, plus généreusement, plus douloureusement que lui ? Qui donc a mieux compris tout ce qu'il comporte de ressources, tout ce qu'il implique de devoirs ? Pour un héros de lettres tel que Gustave Flaubert, écrire ne consiste pas seulement à tisser la soie nuancée d'une phrase pour en faire onduler le déroulement magnifique. Écrire, c'est voir et c'est faire voir. C'est étudier la nature et la rendre en sa plénitude. C'est connaître les hommes, pour en tracer les vivants, les éternels portraits. C'est pénétrer enfin dans le royaume des idées, car il n'est de grand écrivain qui n'ait appris à penser.

Tout cela, Flaubert l'enseigne par l'exemple ; et, par son exemple, il prouve que l'art suprême est une poésie. Par la sûreté, la justesse, l'énergique précision de son trait, comme votre Daumier il saisit la vérité dans le vif du caractère. Mais il a la grandeur, l'éclat, le lyrisme dans la lumière et il est le frère ainsi de votre Eugène Delacroix, poète du pinceau. Le frémissement de force qui jaillit du réel, et l'élan presque surhumain que l'aspiration fait naître, son œuvre les réunit comme deux mains se joignent. Et n'est-ce point le signe même de l'art français, ce double et convergent effort tendu vers la Beauté ?

Mesdames, Messieurs,

Lorsque les écrivains français de l'étranger arrivent dans votre patrie, lorsqu'ils cherchent des images d'harmonie et de clarté parmi les jardins où la prostérité érige ses statues, une forme leur apparaît dans les lignes pures du marbre. Elle est puissante comme la vérité ; elle est noble comme l'idéal. Certains y voient la ressemblance d'un pénétrant historien de la vie ; d'autres, d'un créateur dans le monde du rêve. D'autres enfin parlent d'un grand musicien du verbe, d'un grand peintre.

Ils disent encore : « Oui, c'est bien un fils de la France. Voyez comme le regard est fier, comme le front rayonne... »

Et le souffle de gloire qui remplit ces jardins répète inlassablement un nom : Gustave Flaubert.

Albert MOCKEL

De l'Académie Belge de langue
et de littérature françaises.

A l'issue de la séance, il a été procédé, dans le Jardin du Luxembourg, à l'inauguration du monument, œuvre de M. Pierre Paquet, architecte en chef des Monuments Historiques, et de M. Jacques Escoula, statuaire, auteur du buste exécuté d'après le modèle original de Clésinger.

M. Edmond Haraucourt, au nom de la Société des Gens de Lettres et du Comité Flaubert, fait remise du monument à l'administration du Sénat et à la Jeunese des Écoles. Il donne connaissance des télégrammes reçus de France et de l'Étranger, ainsi que d'une lettre adressée par la nièce de Flaubert.

LETTRE
DE MADAME CAROLINE FRANKLIN-GROUT

C'EST vous qui avez eu l'initiative de fêter le centenaire de mon oncle Gustave Flaubert. Vous serez donc mon interprète pour remercier, en mon nom, tous ceux qui ont contribué à cette cérémonie, et leur dire combien je regrette de ne pouvoir être au milieu d'eux. Sans mon grand deuil, j'aurais été si heureuse de venir, comme en mai dernier à Rouen, représenter la famille de celui qui m'aima comme une fille et qui fut le rayonnement de ma vie.

Agréez, Monsieur le Président, mes meilleurs souvenirs et croyez à mes sentiments hautement distingués.

CAROLINE FRANKLIN-GROUT FLAUBERT.

GUSTAVE FLAUBERT VERS 1880, PAR SA NIÈCE

LETTRE
DE MADAME CAROLINE FRANKLIN GROUT

Villa Tanit, Antibes.

Monsieur et cher Président,

C'est vous qui avez pris l'initiative de fêter le centenaire de mon oncle Gustave Flaubert. Vous serez donc mon interprète pour remercier, en mon nom, tous ceux qui ont contribué à cette cérémonie, et vous leur transmettrez mes regrets de ne pouvoir être au milieu d'eux. Sans mon grand deuil, j'aurais été si heureuse de venir, comme en mai dernier à Rouen, représenter la famille de celui qui m'aima comme une fille et qui fut le rayonnement de ma vie.

Agréez, Monsieur et cher Président, un merci tout spécial et croyez à mes sentiments hautement distingués.

Caroline FRANKLIN GROUT FLAUBERT.

8 décembre 1921.

COMITÉS DU CENTENAIRE

Président : **M. EDMOND HARAUCOURT,** Président de la Société des Gens de Lettres

COMITÉ DE PATRONAGE

MM.

AUTRAND, Préfet de la Seine.
M. BARRÈS, de l'Académie Française.
L. BARTHOU, de l'Académie Française.
R. BAZIN, de l'Académie Française.
E. BERGERAT, de l'Académie Goncourt.
Louis BERTRAND.
L. BONNAT, de l'Institut.
H. BORDEAUX, de l'Académie Française.
Léon BOURGEOIS, de l'Institut, Président du Sénat.
Paul BOURGET, de l'Académie Française.
R. BOYLESVE, de l'Académie Française.

MM.

CÉSAR CAIRE, Président du Conseil Municipal de Paris.
A. CAPUS, de l'Académie Française.
H. CÉARD, de l'Académie Goncourt.
A. CHEVRILLON, de l'Académie Française.
R. COOLUS.
R. DOUMIC, de l'Académie Française.
L. DAUDET, de l'Académie Goncourt.
L. DESCAVES, de l'Académie Goncourt.
M. DONNAY, de l'Académie Française.
E. ESTAUNIÉ.
Em. FABRE, Administrateur de la Comédie Française.

MM.

R. DE FLERS, de l'Académie Française.
A. FRANCE, de l'Académie Française.
G. GEFFROY, de l'Académie Goncourt.
A. GIRAUD, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique.
G. HANOTAUX, de l'Académie Française.
L. HENNIQUE, de l'Académie Goncourt.
Abel HERMANT.
G. LANSON.
H. LAVEDAN, de l'Académie Française.
G. LE BON.
G. LECOMTE.
Ch. LE GOFFIC.
LESCOUVÉ, Procureur Général de la République.
Pierre LOTI, de l'Académie Française.

MM.

Pierre MILLE.
POL NEVEUX.
Raoul PÉRET, Président de la Chambre des Députés.
R. POINCARÉ, de l'Académie Française.
M. PRÉVOST, de l'Académie Française.
H. de RÉGNIER, de l'Académie Française.
J. RICHEPIN, de l'Académie Française.
J.-H. ROSNY, de l'Académie Goncourt.
C. SAINT-SAENS, de l'Institut.
Jérôme et Jean THARAUD.
G. VANZYPE, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique.
M. WILMOTTE, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique.

COMITÉ D'INITIATIVE

Mmes

Ed. ADAM.
Alphonse DAUDET.
FRANKLIN-GROUT.
GYP.
Gérard d'HOUVILLE.
LAUTH-SAND.

Mmes

DELARUE-MARDRUS.
Comtesse de NOAILLES.
Baronne de PIERREBOURG.
Colette YVER.
Émile ZOLA.

MM.

Antoine ALBALAT.
André BILLY.
Adolphe BOSCHOT.
Adolphe BRISSON.
Comte Louis de BLOIS.
René DESCHARMES.
René DUMESNIL.
Pierre DUPUY.
Jules de GAULTIER.
Jean de GOURMONT.
H.-A. HÉBRARD.
H. de JOUVENEL.
J. LAFOND.
Henri LAPAUZE.

MM.

Arthur MEYER.
E. de NALECHE.
Docteur PENNETIER.
Marcel PROUST.
Comte G. de la ROCHEFOUCAULD.
Gaston RAGEOT.
Jean REVEL.
Henry SIMOND.
Paul SOUDAY.

Marquis de la SOUDIÈRE, *Secrétaire.*

Eugène FASQUELLE, *Trésorier.*

COMMISSION DU MONUMENT

MM.

Paul LÉON, Directeur des Beaux-Arts.
FALCOU, Directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris.
BARTHOLOMÉ, Président de la Société Nationale des Beaux-Arts.
FRANTZ-JOURDAIN, Président du Salon d'Automne.
V. LALOUX, Président de la Société des Artistes Français.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

D'APRÈS LA

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts	5.000
Ville de Paris	1.000
Société des Gens de Lettres.	1.000
Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques	1.000
Syndicat des Éditeurs.	500
Cercle de la Librairie.	500
Mme Franklin-Grout	5.000
M. Louis Barthou	500
M. Myron T. Herrick, ambassadeur des États-Unis	500
M. le comte Bonin-Longare, ambassadeur d'Italie.	200
Ambassade Impériale du Japon	500
M. le comte M. Zamoyski, ministre de Pologne.	500
M. Léon Bourgeois	100
M. J. Chagas, ministre du Portugal.	200
M. le comte A. Ehfensward, ministre de Suède.	50
M. O. Groswald, ministre de Lettonie.	100
M. Manuel de Peralta (légation de Costa-Rica).	100
Chambre Syndicale des Libraires	250
Académie de Rouen.	100
Syndicat de la Presse Parisienne	100
Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique	100
M. Eug. Fasquelle, éditeur	3.000
M. Conard, éditeur.	200
Librairie de France.	1.000
Mme Émile Zola.	500
Mme Alphonse Daudet	500
Mme Octave Mirbeau	50
M. Calmann-Lévy, éditeur.	500
M. Lemerre, éditeur.	200
M. Armand Colin, éditeur	100
M. Carteret, éditeur.	200
M. Hachette, éditeur.	200
M. Ferroud, éditeur.	250

M. Georges Clemenceau . .	100
M. Sacha Guitry	300
M. Walter Berry	250
M. Henry Lapauze.	100
La Renaissance, revue. . .	100
M. René Boylesve	100
M. Plon-Nourrit, éditeur. .	100
M. Jean Revel	50
M. Léon Bailby	100
M. Alfred Valette. . . .	100
M. Arthur Meyer.	100
Mme Edmond Adam.	100
M. Edmond Haraucourt. .	100
M. Ernest Roquigny	500
M. Eugène Brieux.	50
M. Bouger	500
Les Bleus de Normandie. . .	100
Maison du Livre Français. .	50
MM. Bessaud-Bigorne et Co .	50
M. L. Michaud, éditeur. . .	50
Mme Edmond Laporte. . . .	100
M. Bernard Laporte	50
M. Ollendorf, éditeur. . .	100
En mémoire de Mme Louis Ganderax, née Vimercati.	100
M. Louis Ganderax.	100
Docteur Lucien Graux. . .	200
M. Paquet, architecte. . . .	100
MM. Flammarion fils, éditeurs.	100
M. A. Foulon de Vaulx. . .	100
M. Jacques Normand. . . .	20
M. Gallas	50
Lady Stanley	162
Mme Duteur	200
M. Cohen.	10
M. Bertier	10
M. Dufour	20
M. Jean Juval	50
Mme Debrioux	20
M. Marcel Bouteron. . . .	10
M. Hédoc Desplans.	100
M. Abel Coureux	50
M. Lafuma	50
Mme Lourioux	100
M. Nubois	200
Docteur Pennetier	50
M. René Dumesnil	50
M. Pourchet	50
M. Ed. Clément.	100
Mme Paul Adam.	50
MM. Souillard et Boris . . .	50
M. L. Gilles	5
M. Albert du Bois.	100
Mme Marcelle Vioux. . . .	50
M. Pierre Villetard	50
M. P.-B. Gheusi	50
M. Pierre Séguin	100
M. François Thomaron. . .	10
M. E. de Chevarrier. . . .	20
Mme Fernand Faverio. . .	50
M. Maurice Chatard	50
M. Edouard Gachot.	10
M. Gustave Cohen.	20
M. Ach. Essebac	20
Mme Jeanne Landre.	10
M. Félix Debry.	10
Jean et Jeanne Miquelet. .	20
M. Em. Blemont.	50
M. Yves-Guyot	25
M. Henri Cain	50
En mémoire de P.-L. Garnier	10
Docteur Blondel.	20
M. Auguste Jehan.	10
M. Conrard de Prolles. . .	10
Mlle Henriette Boschot . .	10
M. Albert-Emile Sorel . . .	20
M. Gaston Rageot.	50

M. Charles Le Goffic	10
M. Zamacoïs	10
M. Camille Mauclair	20
M. Charles de Rouvre	10
M. Paul Brulat	10
Mlle Lya Berger	10
M. Sébastien-Charles Leconte	10
M. Albéric Cahuet	10
Mme Auguste Sabatier	10
Ville de Rouen	1.000
M. Brys, sénateur de Belgique	100
Académie Goncourt	100
Comédie Française	2.500
Librairie Larousse	200
Mme Campbell (New-York)	123
M. G. Sanford Saltus (New-York)	1.230
M. Joseph Ageorges	10
M. Antoine Albalat	20
M. Arnould Galopin	50
M. Marcel Batilliat	10
M. André Billy	20
M. Alcanter de Brahm	10
M. Gaston Bigard	50
Docteur Cabanès	10
M. Romain Coolus	30
Mme Rose Caron	100
M. François de Curel	100
M. René Descharmes	50
M. Louis Dumur	50
M. Gabriel Faure	30
Mme Claire Virenque	50
M. Léon Frapié	10
M. H. Guerlin	10
M. G.-A. Leroy (Rouen)	50
M. Jules Lévy	5
M. Lévy-Bruhl	20
M. Fernand Lointier, édit.	100
M. Wilfrid Lucas	5
Mme Myriam Thelen	10
Duc de Massa	20
M. Louis Madelin	20
M. Jules Perrin	20
M. Ernest Prévost	10
Comte Primoli	300
M. Henri de Régnier	20
Mme Ernesta Stern	100
Docteur Toulouse	10
Duchesse d'Uzès	10
A. Baillot	10
Total général	36.555

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56212.

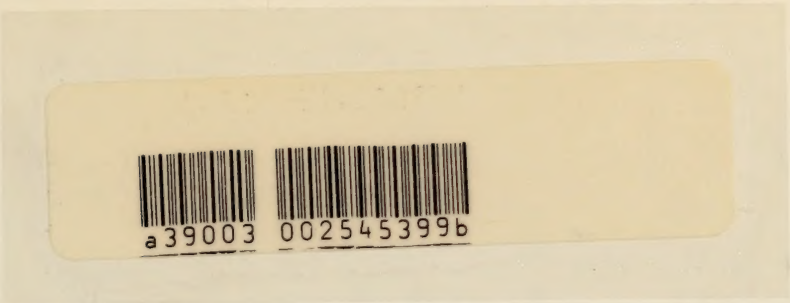
Bibliothèque INHA

5309 X1 - C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 17 '80
NOV 17 '80
JAN 04 2001


a39003 002545399b

CE PQ 2247
.C4 1921
C00 CENTENAIRE D
ACC# 1222308